

L'escargot  
et le haïku



**Cyril Gloaguen**

**L'escargot  
et le haïku**

Nouvelles

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022  
ISBN : 978-2-312-12429-2

# L'outre-livre

*A Clara*

Au tout début de son existence, la bibliothèque était son portrait craché. Non pas qu'elle lui ressemblait physiquement, bien sûr, – elle était de bois et lui de chair – mais je veux dire par là, qu'elle était l'exact reflet de sa personnalité en devenir. Elle grandissait avec lui. Comme une seconde peau. Elle, qui sera un jour si sophistiquée, n'était encore que le bric-à-brac né de ces années qui allaient le mener de l'enfance à l'âge adulte. Et chaque livre sur ses étagères était un jalon de ce bric-à-brac, et chaque jalon, le résultat d'une promenade, d'un voyage, d'une rencontre avec un bouquiniste, un professeur, un ami ou l'ami d'un ami, un lecteur dans le métro, un inconnu, comme cette femme un peu cinglée, croisée sur un marché aux puces de Châteaudun, qui lui avait vendu pour une bouchée de pain un carton plein d'auteurs grecs et latins en édition bilingue. Lui qui ne parlait ni latin ni grec ! Très vite (peu après son baccalauréat), son appétit se fit féroce, elle se mit à prendre du ventre, à avaler tout ce qui passait à sa portée,

livres, revues, encyclopédies, bande-dessinées, journaux, cahiers d'écoliers, puis d'étudiants, *Deutsch Grammophon* à cartouches jaunes ; les *Bob Morane* cédèrent la place aux poètes de la collection Poésie/Gallimard, les *Astérix* aux *Blueberry* et aux *Humanoïdes Associés*, les Lagarde et Michard aux Fernand Braudel, aux Jean Touchard, les *Fleuve Noir* aux *Presses Universitaires de France*. C'était le bon temps, en quelque sorte, celui de sa jeunesse naïve où elle ingurgitait toute cette mauvaise graisse sans protester. Ça ne pouvait durer. La révolte est de toutes les jeunesses.

\*\*\*

C'est un soir. Il est assis dans un coin, un livre sur les genoux. Un *Stefan Zweig* en format *Poche*. Derrière lui, la bibliothèque bougonne, montre les dents. Il comprend confusément qu'elle en a après lui. Ses mots sont durs, accusateurs. Elle dit : – « *Cesse ton petit manège, ces lectures idiotes où tu épuises ton temps et ton intelligence. Si tu m'aimes, achète donc des livres de prix, des livres anciens qui sentent les doigts de plusieurs générations d'hommes. Des livres de beau papier que mon estomac pourra digérer sans douleurs* ». Elle a raison. Il n'est qu'un imbécile. Que de temps perdu en lectures inutiles quand la beauté vraie des livres se cache, et se cache uniquement, dans leur rareté, dans l'harmonie chromatique de leurs tranches sagement alignées sur un rayonnement.

Promis, dès demain, il se met en chasse.

\*\*\*

Le lendemain, samedi, le soleil vient à peine de se lever. Il part pour le parc *Georges Brassens* où il sait pouvoir trouver de belles éditions à des prix abordables. Les reproches de la bibliothèque l'ont remué. Il est prêt à tout pour la calmer. Il commence par un achat modeste, trois cents francs, l'édition originale de la *Petite Histoire de France* de Jacques Bainville imagée par Job. Le livre trône sur un étalage dans l'allée centrale. Il tourne longtemps autour comme un rapace cherchant sa proie, n'ose le toucher, puis se décide, l'ouvre et toutes ses leçons d'histoire de primaire lui reviennent en mémoire : Bayard adoube un François 1<sup>er</sup> à genoux, bras croisés sur le cœur ; Roland souffle dans son cor à s'en faire péter les veines du cou ; Napoléon écrase entre deux doigts l'oreille d'un grognard ému jusqu'aux larmes... Un frisson de bonheur le traverse. Il rentre à la maison le cœur chaud, le bouquin sous le bras, sûr du devoir accompli, mais l'autre, l'ingrate, n'a qu'un demi-sourire. Trois cents francs ! C'est tout ce qu'elle vaut à ses yeux ? Trois cents francs ? ! Elle fait la tête, grimace, se remet à maudire le ciel et lui, au lieu de dire *Stop ! Halte ! Ça suffit !* tente de se racheter en lui offrant le lendemain un petit recueil de poèmes en cuir rouge : *Les floraisons* de Paul Gravollet de la Comédie-Française, dédicacé à la plume par l'auteur en octobre 1903 à M. et M<sup>me</sup>

Crépel. De parfaits inconnus. Cette fois-ci, c'en est trop. Elle ne cherche plus à cacher son mépris. Il panique, élargit sa zone de patrouille et se fait arnaquer deux jours plus tard en payant cinq cents francs un exemplaire de 1777 en très mauvais état de la huitième édition des *Principes généraux et particuliers de la langue française* de M. de Wailly.

C'est mieux. Le livre, cette fois, sent l'Histoire. Il a appartenu en 1779 à un certain Jean-Antoine Jonquet qui y a tracé sur la page de garde d'étranges profils sans yeux à nez pointus. Elle retrouve le sourire ; il respire, la croit calmée. Mais son plaisir ne dure qu'autant que dure l'effet d'une drogue ; elle en veut encore. Qui connaît ce de Wailly, après tout ? Personne ! Elle veut, exige une édition originale d'un *grand* écrivain. Alors, pendant des jours et des heures, elle le taraude, le travaille au corps, à la conscience. Elle sait qu'il est non seulement faible, qu'il lui est aussi pieds, mains et âme liés. Sans même s'en rendre compte, il est devenu son excroissance dans le monde des hommes. Ses yeux, ses oreilles, ses mains. Et elle est prête à tout pour obtenir ce qu'elle désire. A tout. Y compris à tuer s'il le faut.

\*\*\*

Elle commence par le renvoyer chez ce marchand de livres anciens du Marais où il a repéré deux jours plus tôt un exemplaire des *Paradis artificiels* de Baudelaire dans l'édition originale de Poulet



Malassis et de Broise. Il en a parlé pendant son sommeil. Elle, elle ne dormait pas. Elle sait qu'il rêve à voix haute et demeure des nuits entières l'oreille collée à ses lèvres, guettant dans son souffle les secrets de ses marches hallucinées dans Paris. Dix mille francs, une affaire en or ! Il n'y a pas à hésiter. Il paie le livre, les mains tremblantes. C'est à peine s'il accepte que le vendeur l'emballa. Il sort et sous son bras, c'est comme s'il tenait tous les trésors du monde. – « *Mon Dieu, mon Dieu, quelle tête elle va faire !* ». Il se met à courir vers la maison, ivre d'impatience ; mais, soudain, son pas se fait lourd. Un doute l'a saisi. Cette voix dans sa tête, cette voix qui sent le bois et le papier, qui lui donne des ordres, qui lui parle comme s'il était sa chose... Sa voix ! Il comprend qu'elle le manipule, qu'il s'est encore fait avoir comme un bleu. – « *La p'tite ordure !* ». Il claque la porte d'entrée derrière lui, monte l'escalier quatre à quatre, se plante devant la bibliothèque et beugle : – « *Laisse-moi tranquille, fous-moi la paix !* ».

Elle est énorme. Sa masse replète, mélange de couleurs et d'ombres, difforme, asymétrique, dégoulinante, le domine, l'enveloppe, pèse sur sa poitrine au point de le faire suffoquer. Elle est devant, derrière, au-dessus de lui, partout étalée, vautrée contre les murs de la chambre et du salon. Elle ne dit rien. Elle attend qu'il se calme. C'est la première fois qu'il lui fait une scène, mais elle s'y attendait. Elle connaît tout des hommes et de leurs émotions puisque ses étagères en sont pleines. Il gueule plusieurs minutes, la traite

de salope, de monstre sans âme, et puis, comme elle s'y attendait, il est pris d'une quinte de toux, s'épuise et se tait. Elle dit, un sourire aux lèvres pour bien lui faire sentir qui est le maître : – « *Ça va, tu as fini ?* ». Il fait : – « *Voui* » en baissant la tête. Il est vaincu, pitoyable, s'excuse de s'être emporté : – « *Pardon, je ne sais pas ce qui m'a pris, je...* » et elle, délicieusement faux-cul : – « *Tu as quoi dans les mains ? Un original des Paradis artificiels de Baudelaire !? C'est pour moi ? Vraiment ? Tu es un ange !* ». Et l'imbécile se confond en excuses, hypnotisé par la voix mielleuse, se maudit de s'être emporté contre elle, elle qui, assurément, mérite plus d'amour qu'il n'est capable de lui en donner. Elle, sans qui il ne serait rien d'autre qu'un lécheur de vitrines stupide, incapable de trouver le moindre livre d'intérêt.

La nuit est tombée. Avant qu'il ne bascule dans le sommeil, elle lui souffle à l'oreille : – « *Tu ne devrais pas te mettre dans des états pareils, tu sais. Ne servons-nous pas toi et moi le même dieu ?* ».

\*\*\*

L'alerte a été chaude. Sans doute est-il préférable de le laisser décanter quelques jours. Elle se méfie de ses faiblesses, de ses sautes d'humeur. – « *Patience, patience* », se dit-elle, « *gagne celui-là qui sait attendre l'inévitable* ». Il finira bien par lui abandonner le peu de volonté qu'il lui reste. Ce jour-

là, il cédera à tous ses caprices, obéira comme un chien au moindre de ses ordres.

\*\*\*

Un matin, il fait encore sombre, la bibliothèque est réveillée par des cris. Sa femme, les cheveux défaits, les mâchoires tremblantes de colère, reproche à son mari de jeter l'argent du ménage par les fenêtres, le gifle plusieurs fois, et menace de le quitter s'il continue « *ses conneries* ». Un frisson de peur parcourt la bibliothèque. Elle ne s'est pas assez méfiée de cette vieille chique scoliosée qui grince comme un placard mal huilé chaque fois qu'il ramène un bouquin à la maison. Comment a-t-elle pu être aussi aveugle et, surtout, de quoi est-il capable pour plaire à sa gourdasse de femme ? Cette question la taraude tant et si bien qu'elle en vient à croire son existence menacée. Le soir même, toutefois, elle le surprend dans sa chambre les poings serrés, maugréant. Il en a après sa femme : —« *Comment, enrage-t-il, comment peut-elle ne pas aimer un livre aussi beau ? Un livre que Baudelaire a peut-être lui-même tenu en main ? Quelle idiote !* ». La bibliothèque jubile ; elle a eu tort de s'inquiéter : jamais il n'a eu l'intention de la trahir. Elle le tient et elle le tient bien. Reste que l'*idiote* est une menace dont il faut se débarrasser.

L'occasion se présente alors que pour soulager une envie pressante la femme se lève en pleine nuit. Dans un demi-sommeil, elle descend dans le noir le

petit escalier qui mène au rez-de-chaussée et le long duquel courent de vieilles étagères branlantes, surchargées de *Masque et la Plume*, de *Simenon*, d'*Agatha Christie*, de *San Antonio*, d'énormes paquets mal ficelés contenant chacun plusieurs dizaines de *Connaissance des Arts* ou de *Paris Match* achetés en gros à une foire au livre, un été, en Bretagne. Alors qu'elle atteint le milieu de l'escalier, un paquet se défait et laisse silencieusement couler son contenu sur les marches. La femme, aveugle, s'y prend les pieds, glisse, tente de se rattraper aux autres étagères qui s'effondrent à leur tour. Elle se rompt le cou deux mètres plus bas, aussitôt recouverte par la moire épaisse de ces livres qu'elle n'aurait jamais dû tant aimer haïr.

L'homme, qui dormait, n'a rien entendu. Il ne découvre le cadavre qu'au petit matin. Elle craint sa réaction, mais, une fois de plus, elle s'est inquiétée pour rien : les bras en croix, debout au milieu du salon en pyjama jaune rayé de bleu, le visage tourné vers ce bouddha de Bâmiyân auquel elle ressemble de plus en plus, il se laisse aller d'une voix brûlante : – « *Nous voilà seuls au monde enfin. Promets-moi de m'aimer jusqu'à mon dernier souffle* ».

\*\*\*

Ah le brave homme ! Le voici enfin tout à elle. Au Diable désormais les circonlocutions, les périphrases, les demi-mots pour lui cacher ses envies ! Le soir même du drame, elle le rappelle aux affaires

et lui fait comprendre que le Baudelaire est décidément trop seul sur son étagère. Ses désirs sont désormais des ordres. Il épluche jusque tard dans la nuit ses relevés de banque pour connaître l'état de ses économies et, cinq jours plus tard, une fois les formalités de l'enterrement achevées, le voilà au parc Georges Brassens où les alignements infinis de vieux livres lui mettent les larmes aux yeux. Comment a-t-il pu ignorer si longtemps tant de trésors ? Comment a-t-il pu tant d'années préférer l'amour d'une femme de chair au bonheur que procure la percaline d'une édition originale, la musique spiritueuse des noms des grands auteurs ? Que de temps perdu ! Il a l'impression de sortir de sa chrysalide, de renaître à la lumière du jour. Sa tête tourne. L'envie le prend de plonger dans les étals comme dans une mer tropicale. Les livres le submergent de leurs vagues et comme des poissons multicolores viennent lui caresser le corps : il nage dans un océan sans fin. On le relève, on l'insulte, on le frappe, on le jette dehors. Il se relève les genoux écorchés, sale, mais le corps pétri d'un bonheur sans nom.

\*\*\*

Trois jours plus tard, lunettes sur le nez et bonnet sur la tête pour ne pas être reconnu, il fait son retour au parc Georges Brassens où il marque l'arrêt, à peine entré, devant les cinq volumes d'un *Don Quichotte de la Manche* publié en 1935 par l'Union latine d'édition. Un bijou à onze mille francs à peine